

Journal des traducteurs Translators' Journal

Réflexions sur la traduction médicale

G. Vacariu

Volume 2, numéro 1, 1er trimestre 1957

La traduction en pharmacie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1057166ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1057166ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vacariu, G. (1957). Réflexions sur la traduction médicale. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 2(1), 13–15. <https://doi.org/10.7202/1057166ar>

RÉFLEXIONS SUR LA TRADUCTION MÉDICALE

Mme G. VACARIU, Montréal.

On a répété à satiété qu'un traducteur était un traître... L'objet de cet article n'est pas de discuter le bien-fondé de ce dicton, ni la mesure dans laquelle il porte préjudice à notre profession, mais plutôt de prendre conscience du risque que court le traducteur médical de le rendre pleinement justifié.

S'il est vrai qu'il est préférable de traduire l'idée plus que le mot, s'il est vrai aussi que le traducteur doit saisir et "rendre les nuances", la médecine ne permet pas "l'à peu près" et le mot, tant original que traduit, doit garder son caractère précis et immuable afin de n'en pas diminuer le sens, ni en élargir la portée. La traduction médicale ne permet pas de pallier à l'ignorance par une périphrase.

Si l'on tient compte du fait qu'il y a au Canada 12,000 médecins de langue anglaise et 3,500 médecins de langue française, on ne sera pas surpris du rôle que la traduction est appelée à jouer dans ce domaine. Les compagnies pharmaceutiques emploient généralement un rédacteur-gérant de publicité assisté d'un traducteur; lors de leurs congrès, les associations médicales ont recours à des interprètes; les revues médicales québécoises publient des traductions d'articles parus dans les provinces de langue anglaise; en un mot, la littérature médicale, qu'elle soit publicitaire ou documentaire, est fortement influencée par le style et le vocabulaire des traducteurs ⁽¹⁾.

La tendance générale est une sorte de vulgarisation systématique du langage médical, non que l'on soit en mesure de sous-estimer la connaissance du lecteur, car il s'agit le plus souvent de membres de la profession médicale, mais parce que l'on assiste à un déséquilibre, un dénivellement, une sorte

¹ C'est là une idée chère à M. Daviault : les traducteurs, en lançant dans la circulation des néologismes ou des erreurs de traduction, risquent de perpétuer une terminologie fautive ou une stylistique erronée : autrement, peut-on dire qu'il y a, pour la médecine canadienne-française, un vocabulaire particulier ? La question vaudrait la peine d'être étudiée par les intéressés. Un spécialiste de la compagnie CIBA, M. Ernest Raccordon, ne le croit pas pour sa part : "Sauf peut-être pour quelques rares mots scientifiques, il n'y paraît guère. Le médecin reçoit une éducation bien française puisée dans les traités et les journaux médicaux de France, comme du reste celle de ses professeurs. On ne peut tenir compte de son langage parlé, souvent relâché, comme celui de tout le monde, et émaillé d'anglicismes..." Dans ce domaine technique, il y aurait donc unité de lexique et de syntaxe avec la France. Cependant, il paraît bien que l'arrière-plan métalinguistique est bien différent d'un pays à l'autre, et surtout d'un continent à l'autre, et que ces différences créent de graves problèmes de terminologie (cf. *soda fountain, cut drug*, etc.). — J. P. V.

de dégradation du sujet traité, par la façon dont on le traite. Ce phénomène est dû le plus souvent à l'ignorance des termes consacrés par des traducteurs insuffisamment préparés à accomplir cette tâche.

Tant qu'il s'agit de fortifiants ou de toniques faisant l'objet de publicité auprès du grand public, le mal n'est pas trop grand; mais lorsqu'on arrive à la traduction de publications médicales où le jargon professionnel reprend ses droits, cela devient catastrophique. La *cinépathie* ou *mal des transports* devient sous la plume du profane le "mal des voyages" (que l'on serait davantage porté à considérer comme l'apanage des aventuriers et non comme une indisposition causée par le mouvement). La traduction paraît rabaisser à son niveau intellectuel le texte qui lui est confié et se trouver plus à l'aise lorsqu'il utilise des mots à sa portée de préférence à des termes qui lui paraissent appartenir à quelque langue inconnue et qui sont en médecine de parfaits lieux communs.

On doit connaître qu'il existe dans les deux langues des expressions dont on ne saurait trouver la traduction dans un dictionnaire et qu'il faut rendre par des équivalences suggérées par une parfaite connaissance des langues en cause. Citons, par exemple, *ready for use*; si l'on se réfère au dictionnaire, on ne trouvera sans doute pas le terme consacré en médecine: *administration extemporanée*, et l'on se contentera de la traduction littérale, un peu gauche: *prêt à employer*. Une pareille traduction n'est pas condamnable en soi, pas plus que l'expression: "Verser un liquide goutte à goutte" dans l'oreille ou dans l'œil de quelqu'un, alors qu'il serait plus simple d'employer *instiller*. Mais elles témoignent d'une gaucherie trop répandue chez les traducteurs inexpérimentés: chaque science a son vocabulaire et le ridicule consiste précisément à éviter ou ignorer des termes parfaitement connus des spécialistes.

Ce qui importe en médecine, comme en tout autre domaine d'ailleurs, c'est donc le mot juste. La médecine évolue, les néologismes sont foule et il faut être constamment sur la brèche pour recueillir les mots nouveaux nés de découvertes récentes. A notre avis, le traducteur médical digne de ce nom doit: a) Se méfier des traductions faciles; b) Prendre avec prudence l'initiative de créations toxicologiques qui lui paraissent nécessaires; c) Limiter dans la mesure du possible l'emprunt de termes étrangers; d) Accepter cependant ceux qui sont consacrés par l'usage et dont la traduction risquerait d'obscurcir l'écho familier qu'ils évoquent; e) Refuser avec véhémence le recours à des formes incorrectes. Par exemple:

❑ Pourquoi employer le mot "sulfamidé" comme substantif, alors que nous avons le mot *sulfamide* et que la forme adjectivale est parfaitement en usage dans les expressions *préparations* (ou *solutions*) *sulfamidées*, comme c'est le cas d'ailleurs avec *vitamine* et *vitaminé*;

❑ Pourquoi hésiter à employer le mot *stress*, universellement compris, pour en faire un "état d'alarme" (traduction ingénieuse d'ailleurs, mais dont l'emploi ne parvient jamais à remplacer le terme originalement employé par Selye);

❑ Quand le *Dictionnaire des termes médicaux et biologiques* de Lépine (Edit. 1952, page 791) nous propose pour les deux mots anglais *trigger area* la traduction suivante: "Zone sensible du corps dont l'irritation déclenche des phénomènes physiologiques ou pathologiques sur un autre point",

pourquoi ne pas prendre l'initiative d'une traduction? Je propose *zone de propulsion d'influx*, que je ferai suivre naturellement du mot anglais entre parenthèses ou de la traduction/explication de Lépine. Par contre, si l'expression revient en cours de texte, il ne serait plus nécessaire de prendre ces précautions et la nouvelle expression (qui a l'avantage de la concision) pourrait dès lors être utilisée librement. Il est certain que le problème de la création lexicologique dans le domaine médical a été trop négligé et qu'il devrait être du ressort d'une commission linguistique médicale, un peu comme c'est le cas pour les termes techniques du domaine de l'ingénieur ⁽²⁾.

☐ Pourquoi dire d'un antihistaminique qu'il n'a pas de "qualités soporifiques", puisqu'il s'agit au contraire d'un inconvénient? On dira, au contraire, qu'il n'exerce aucune *action soporifique*, et c'est là que sera la qualité!

On ne saurait, dans un aussi bref article, effleurer tous les écueils qui attendent le traducteur médical, mais l'un des plus déconcertants est sans doute l'étendue des connaissances qu'un tel travail exige. La lecture de textes spécialisés, la compréhension de la chose médicale, l'utilisation intelligente et critique des dictionnaires doivent permettre au traducteur de se préparer à sa tâche et de ne trahir ni la lettre ni l'esprit.

² Nous parlerons, dans un prochain numéro, du travail accompli dans cet ordre d'idées, par le *comité France-Technique*.

AVEC LES HOMMAGES

DU

Laboratoire Nadeau Ltée

Spécialités pharmaceutiques

MONTREAL